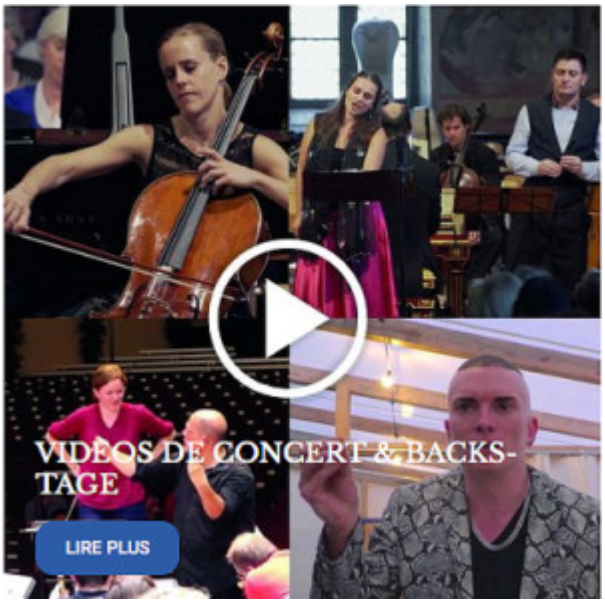
GSTAAD DIGITAL FESTIVAL : la bibliothèque digitale du Festival MENUHIN à GSTAAD…



GSTAAD DIGITAL FESTIVAL : la bibliothèque digitale du Festival MENUHIN à GSTAAD… Non content de développer l'une des plus riches programmations musicales en Suisse pendant l'été, le **GSTAAD MENUHIN FESTIVAL** (Saanenland, Suisse) sait perpétuer l'œuvre de son fondateur le légendaire violoniste Yehudi Menuhin en cultivant la transmission et la formation des jeunes tempéraments prometteurs. Le Festival dirigé par **Christoph Müller** propose pas moins de 5 Académies (chant, piano, cordes, musique baroque et en particulier une exceptionnelle académie de direction d'orchestre – « Conducting Academy » qui chaque été stimule la compétence d'une dizaine de jeunes chef(fe)s dont le plus méritant s'il sait communiquer le feu aux presque 100 instrumentistes réunis sous sa direction, reçoit le fameux Neeme Järvi Prize…



OFFRE DIGITALE ECLECTIQUE… Mais l'offre du Festival estival ne serait pas complète sans un souci réel de démocratisation et d'ouverture vers le plus grand nombre. Pour se faire, le **GSTAAD MENUHIN FESTIVAL** développe en ligne, depuis son site internet, une plateforme dédiée aux contenus vidéos : GSTAAD DIGITAL FESTIVAL. La diversité des sujets et des formats y est là aussi emblématique ; elle est liée aux programmes musicaux proposés pendant chaque édition : extraits de concerts passés, captations en direct (lire ci après le sommaire 2019), masterclasses, et aussi gossips et entretiens d'artistes en backstage.

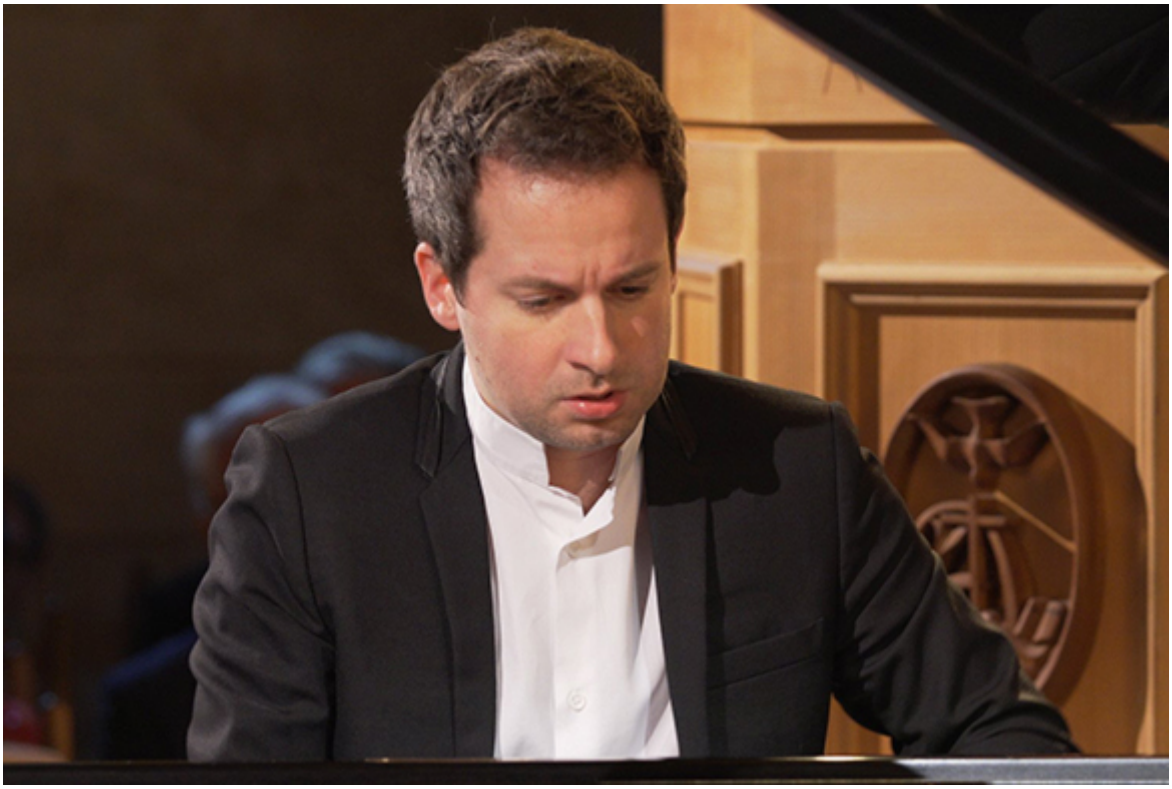
Ainsi actuellement vous pourrez consulter et visionner à l'envie, des extraits des concerts de la violoncelliste **SOL GABETTA**, icône du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL, mais aussi le pianiste **Bertrand CHAMAYOU** (dans plusieurs pièces de Maurice Ravel, son répertoire d'élection) ; comme écouter de courts et savoureux entretiens avec le clarinettiste **Andreas Ottensamer**, ou la diva française qui fut cette année une mozartienne percutante, **Patricia Petibon…** sans omettre, **Fazil Say** ou **Olivier Latry**, organiste décalé prêt à offrir une explication des plus simple et claire : « l'orgue pour les nuls »… et aussi la jeune soprano **Julie Fuchs** qui éclaire sa conception du rôle de Carmen… Parmi les extraits symphoniques accessible actuellement, ne manquez pas **Jaap van Zweden** diriger **l'Orchestre du Festival de GSTAAD** dans Tchaikovski (Symphonie n°5) ; au registre baroque, savourez **Le Messie de Haendel par Paul McCreesh…**

VISIONNER les extraits de concerts, entretiens d’atistes sur le site GSTAAD DIGITAL FESTIVAL:
https://www.gstaaddigitalfestival.ch

Coups de cœur CLASSIQUENEWS, visionnez les extraits vidéos suivants :



SOL GABETTA et PATRICIA KOPATCHINSKAJA : pas de deux (Bach, Zenakis, Kodaly, Ravel…)



Bertrand Chamayou joue Maurice Ravel (Pavane pour une infante défunte, Jeux d'eau, Sonatine, Gaspard de la nuit…)

PROCHAINS LIVE STREAMING depuis le GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019,
accessibles sur la plateforme GSTAAD DIGITAL FESTIVAL :

---

10 août 2019 : Cabaret & Chansons (Ute Lemper chante Weill, Edith Piaf, Jacques Brel…)

26 août 2019 : SCHUBERT IN BAD GASTEIN : Le pianiste Francesco Piemontesi brille avec la 17e Sonate. https://www.gstaaddigitalfestival.ch

---

COMPTE-RENDU, concert. SALON DE PROVENCE, l'Empéri , le 3 août 2019. BEETHOVEN. QUATUOR MONA. E. Pahud, E. Lesage, T. Fouchenneret

COMPTE-RENDU, concert. SALON DE PROVENCE, Château de l' Empéri , le 3 Août 2019. L.V. BEETHOVEN. QUATUOR MONA. E. PAHUD. P. MEYER. E. LE SAGE. T. FOUCHENNERET. Beethoven, le grand démiurge est en fait un compositeur plus complexe que ne le laisse penser l'hagiographie post romantique toujours vivace. Beethoven a été un musicien brillant, léger, surtout capable d'humour avant de sombrer dans la misanthropie et la surdité. Il n'est pas moins génial, à mon avis, dans la musique moins mûre et plus joyeuse. Le début du concert a présenté le Beethoven compositeur incontournable de quatuor à cordes.

Multifaces du génie

beethovénien



Le Quatuor n°2 « Razoumovski » a du cran et nous sommes déjà dans une oeuvre de grand format, avec une énergie encore jamais vue dans le genre du quatuor à cordes. Dès le début, l'énergie des quatre jeunes musiciennes est considérable, mais surtout leur manière de remplir de musique les silences,interpelle. C'est là que je devine la qualité musicale de ce tout jeune quatuor au féminin. Car cela ne fait qu'une petite année que **le Quatuor Mona** se produit. Et déjà il est possible de leur prédire une belle carrière. Car outre les qualités instrumentales de chacune, que je ne voudrais pas manquer de souligner, c'est cette communication si vivante et si belle à voir dans leur jeux qui fait beaucoup pour donner à l'auditeur accès aux splendeurs des partitions interprétées. Certainement il reste « gonflé » de s'attaquer si jeune à ce deuxième Razoumovski mais le résultat est… conquérant. La maturité artistique est déjà là ; la vie va avancer et leur donner cette profondeur si angoissante de l'âme beethovénienne pour les quatuors suivants. Pour l'instant c'est une version lumineuse, en recherche de sérénité et pleine de vie qui nous est offerte, avec tout spécialement ce final caracolant dans une énergie inépuisable. Bravo mesdames du Quatuor Mona, nous aurons plaisir à vous suivre.

Le Quintette pour piano et vents en mi bémol majeur est le cousin de celui de Mozart. Même si la rencontre entre Mozart et Beethoven n'a pas donné de suite précise, il est touchant de comprendre comment Beethoven avec cette pièce si singulière, rend un amical salut au maître Mozart. De manière très personnelle Beethoven suit le modèle sans s'y soumettre.

C’est avec une belle énergie que nos interprètes, tous fins musiciens, se sont jetés dans ce quintette du bonheur. Le chant du hautbois de **François Meyer**, avec cette sonorité si souple, belle et ronde a été une merveille. Et la virtuosité goguenarde du basson de **Gilbert Audin**, la superbe tenue du cor de **Benoît de Barsony** dans des solos merveilleux, la clarinette facétieuse de **Paul Meyer**, très prima donna, se sont répondus avec art. De même **Eric Le Sage** a su se régaler et nous régaler dans une partie très exposée par Beethoven. Ainsi nous ont-ils prouvé que le géant de Bonn a été un temps un musicien heureux.

Mais la deuxième partie du concert nous a réservé la surprise de découvrir l’humour et la bonhommie dans l’oeuvre de Beethoven ; certes **les thèmes et variations d’après « La ci darem la mano »** est tout à la gloire ce soir de **la flûte d’Emmanuel Pahud**. Pourtant la manière dont le thème est détourné, inversé, sublimé, moqué, par Beethoven permet aux instruments à vent, de s’amuser ensemble. Quel brio dans **les moments de virtuosité du basson de Gilbert Audin** ! La flûte qui remplaçait le hautbois a été souveraine sous les doigts agiles d’Emmanuel Pahud, avec cette manière dansante si enthousiaste qui caractérise ce musicien d’exception. Humour et bonne humeur au rendez-vous de cette soirée tout Beethoven, voilà qui a du être une sacrée surprise pour d’aucun.



Pour finir le concert et rendre hommage au génie pianistique de Beethoven, quelle sonate peut le mieux en dire la grandeur que **la gigantesque Hammerklavier** (plus de 50 minutes) ? Le jeune pianiste français **Théo Fouchenneret** (24 ans), s’y engouffre avec panache. Il met un peu de temps à gommer une certaine dureté dans le premier mouvement. Comme si l’interprète cherchait à garantir la

clarté de l’articulation, la fermeté rythmique et la puissance des forte. Tout ceci rentre rapidement dans l’ordre et ce qui séduit l’auditeur, c’est l’engagement du musicien dans cette partition fleuve. Il est évident que ce jeune artiste a quelque chose à dire.
Tout du long les choix sont intéressants, seul un petit manque de legato dans le troisième mouvement atténue notre plein enthousiasme ; ce legato pré-chopinien, que seuls les plus grands musiciens savent prserver, peut être relever. Car peu de pianistes savent rendre toutes les facettes de cette sonate avec le même bonheur. En tout cas la puissance digitale est sidérante, les couleurs sont multiples et les phrasés très intéressants : ils nous emmènent loin, très loin. Seul un musicien avec une vue claire et généreuse peut ainsi guider l’auditeur dans les merveilles incroyables d’une partition absolument magistrale. Le piano roi de Beethoven porté par Théo Fouchenneret a terminé en apothéose ce très bon concert donnant une juste vision du Génie Beethovénien, en ses facettes multiples.

_____

COMPTE-RENDU, concert. Salon de Provence, Château de l’Empéri , le 3 Aout 2019.; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Quatuor à cordes n°8 en mi mineur Op.59, n°2 « Razoumovski » ; Quintettte Op.16 en mi bémol majeur ; Variations en si bémol majeur sur « Laci darem la mano » Op.2 ; Sonate Op.106en si bémol majeur « Hammerklavier » ; Quatuor Mona : Verena Chen , Roxana Rastegar, violons ; Ariana Smith, alto ; Caroline Sypniewski, violoncelle ; Emmanuel Pahud, flûte; François Meyer, hautbois ; Paul Meyer, clarinette ; Gilbert Audin, basson ; Benoît de Barsony, cor ; Eric Le Sage, Théo Fouchenneret, Piano. Illustrations : © Hubert Stoecklin 2019

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL : Ute Lemper chante Weill, Piaf, Brel… sam 10 août 2019



GSTAAD DIGITAL FESTIVAL : récital Ute Lemper, sam 10 août 2019. A 19h30, dans l'église de Saanen, lieu emblématique du Festival, la chanteuse séductrice, suave, provocante, **Ute Lemper interprète « Cabaret & chansons »** avec son orchestre (violon, basse, piano et bandonéon). Le programme revisite la poésie parfois glaçante du duo Weill / Brecht, mais aussi les classiques de la chanson française et l'esprit de Paris, avec une sélection de chansons de la même Piaf et de Jacques Brel…
LIRE la présentation sur le site du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/gala-today-s-music-10-08-19



Interprète inspirée des chansons cabaret mordantes et sensuelles, conçu dans la première moitié du XXè par le tandem Brecht-Weill, la chanteuse Ute Lemper ressuscite avec subtilité la figure légendaire de leur créatrice, Lotte Lenya. Devenue icône à son tour, grâce à ses succès scéniques et cinématographiques, Ute Lemper ajoute à Saanen, et dans la programmation du Festival de Gstaad, une couleur et une saveur spécifiques. Paris étant à l'honneur cet été, Ute Lemper chante Weill mais aussi Piaf, Brel, Ferré et Gainsbourg, quelques-uns des plus grands noms de la chanson française. Chansons d'Edith Piaf («Elle fréquentait la rue Pigalle», «L'Accordéoniste», «Milord»), Jacques Brel («Amsterdam», «Ne me quitte pas»), Léo Ferré, Serge Gainsbourg et Kurt Weill.

RECITAL à suivre **en direct sur le site du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL** :
https://www.gstaaddigitalfestival.ch

Présentation du récital d'Ute Lemper au GSTAAD MENUHIN

FESTIVAL 2019 :

WEILL…. Issu d'une famille juive de vieille souche rurale allemande, Kurt Weill cultive le goût du théâtre lyrique grâce à son professeur Ferruccio Busoni ; dans le Berlin cosmopolite, avant-gardiste des années 1920, il réinvente la forme théâtrale et musicale avec l'homme de théâtre Bertolt Brecht. La scène tend le miroir d'une société sauvage et corrompue ; parodique, cynique, ironique (de style cabaret grinçant) et souvent onirique, à la fois désespérée et tendre aussi, l'opéra selon Kurt Weill renouvelle le genre en rétablissant l'étroite relation entre opéra et société. Weill et Brecht sont des pacifistes sont des pacifistes convaincus ; ils tentent de dénoncer l'horreur à venir de la barbarie nazie, en vain. Mi cabaret, mi sérieux: le genre théâtral qui écoule de leur riche coopération est appelé « Zeitoper ». Grandeur et décadence de la ville de Mahagony en 1927, suivi en 1928, de l'Opéra de quat'sous, sont les plus grands succès théâtraux de l'éphémère République de Weimar. Les mélodies de Weill ont ce parfum fascinant d'un monde maudit qui croit encore à sa rédemption.

PIAF…. Edith Giovanna Gassion, enfant pauvre des quartiers populaires de Paris est découverte à l'automne 1935 par Louis Leplée, gérant d'un cabaret des Champs-Elysées ; face à sa silhouette fragile mais sa voix d'airain, il ne tarde pas à lui trouver un nom de scène : «la môme piaf». Célèbre, Piaf lancera Charles Aznavour ou Georges Moustaki. Parmi ses tubes inusables demeurent : « Mon amant de Saint-Jean, La vie en rose, Hymne à l'amour, Padam, Rien de rien, La foule, Milord, Non, je ne regrette rien… », autant d'airs devenus éternels, souvent repris, mais jamais égalés depuis leur création par Piaf.

BREL…. Autre icône de la chanson française, le Belge Jacques Brel qui fut un formidable auteur-compositeur, acteur-interprète de ses propres chansons, rapidement entrées dans la légende, et qui inspirent d'autres créateurs tels David Bowie,

Mort Shuman, Leonard Cohen, mais aussi les chanteurs Ray Charles, Frank Sinatra, Nina Simone… « Quand on n'a que l'amour, Ne me quitte pas, Amsterdam, Les Vieux… » sont devenus cultes et légendaires.

Prochain Live streaming du **GSTAAD MENHIN FESTIVAL 2019** :

26 août 2019 : SCHUBERT IN BAD GASTEIN : Le pianiste Francesco Piemontesi brille avec la 17e Sonate. https://www.gstaaddigitalfestival.ch

---

A VOIR aussi au GSTAAD MENUHIN FESTIVAL. Il se passe toujours un événement à Gstaad l'été. **EXPOSITION «80 ANS DE BARTÓK À SAANEN» …** AU KLEINES LANDHAUS À SAANEN ET SOUS LA TENTE DU FESTIVAL .
Béla Bartók a séjourné à Saanen en août 1939 et y a composé en un temps très court son Divertimento pour orchestre à cordes, sa troisième commande de Paul Sacher. Le chef et mécène bâlois a mis à sa disposition le Chalet Aellen, et le compositeur s'est exécuté en deux semaines seulement; la politique d'émigration alors en vigueur l'a ensuite obligé à quitter l'Oberland bernois comme un fugitif. L'exposition présentée par le GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019 retrace ce séjour à Saanen et l'amitié entre Bartók et Sacher au travers de documents issus des collections de la Fondation Paul Sacher.

AGENDA… Dimanche 11 août 2019 : 16 h30 Vernissage de l'exposition au Kleines Landhaus à Saanen avec introduction par Dr. Felix Meyer, directeur de la Fondation Paul Sacher de Bâle, suivi d'un apéritif.

12–15 août 2019 : L’exposition au Kleines Landhaus à Saanen est ouverte tous les jours de 16 h à 19 h, entrée libre.
16 août – 6 septembre 2019 : Dès le 16 août, l’exposition se déplace sous la tente du Festival de Gstaad et est visible les soirs de concert.

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL, ven 9 août 2019, 17h30. Conducting Academy, concert de clôture 1



GSTAAD MENUHIN FESTIVAL, ven 9 août 2019, 17h30. Conducting Academy, concert de clôture 1. Sous la tente monumentale et blanche de GSTAAD, se déroule l’un des programmes très attendus (et donc très suivi par le public) qui distinguera les meilleurs jeunes chefs candidats cet été en Suisse, venus perfectionner leur maîtrise de la direction d’orchestre (précisément l’Orchestre du Festival de Gstaad, le **GFO Gstaad Festival Orchestra**, une éblouissante phalange orchestrale réunissant les meilleurs instrumentistes de Suisse et d’Allemagne, entre autres). Au programme de ce concert passionnant à suivre : Dvorak (Symphonie n°9 « du Nouveau Monde »), Verdi (Ouverture de La Force du destin / Forza del destino), Beethoven (extraits de la Symphonie n°7), Johann Strauss («Frühlingsstimmen», valse de concert op. 410 ; Ouverture de l’opérette «Die Fledermaus»).
LIRE la présentation de ce concert sur le site du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL :

https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/l-heure-bleue-09-08-19

A venir … Le dernier concert de la CONDUCTING ACADEMY à GSTAAD se déroulera **jeudi 15 août, à 17h30 sous la tente** : à l'issue d'un nouveau programme comprenant Johann Strauss, Beethoven, Tchaikovski (Symphonie n°6 « Pathétique ») et après délibération du jury, seront remis **les certificats et le Prix Neeme Järvi 2019**, couronnant le/la meilleur(e) jeune chef d'orchestre de cette promotion estivale 2019.
LIRE la présentation de ce concert sur le site du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL :
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/l-heure-bleue15-08-19



Voir … COMPRENDRE ET DECOUVRIR le CONDUCTING ACADEMY, Académie de direction d'Orchestre chaque été au GSTAAD MENUHIN FESTIVAL : **VOIR notre reportage vidéo** (**été 2017** : immersion au sein de la Conducting Academy du Festival Menuhin à Gstaad : 12 jeunes chefs se sont retrouvés à GSTAAD, dans le village suisse, situé dans le Saanenland, prêts à perfectionner leur maitrise de la direction sous l'œil affûté du chef néerlandais Jaap Van Zweden)

http://www.classiquenews.com/gstaad-conducting-academy-aout-2017-documentaire-lacademie-de-direction-a-gstaad/

_____

Lire aussi… notre présentation générale de la CONDUCTING ACADEMY 201 à GSTAAD
http://www.classiquenews.com/gstaad-menuhin-festival-2019-les-5-academies-de-gstaad-la-conducting-academy-4-15-17-aout-2019/

_____

CD événement, annonce. RICHARD STRAUSS : Zarathustra, Till, Tod, Danses de Salomé (Tanz), Lucerne Festival orchestra – R Chailly (1 cd DECCA, août

2017).



CD événement, annonce. RICHARD STRAUSS : Zarathustra, Till, Tod, Danses de Salomé (Tanz), Lucerne Festival orchestra – R Chailly (1 cd DECCA, août 2017). Enregistré au Festival de Lucerne 2017 et constituant son grand programme d'ouverture alors (11 août 2017), le récital Richard Strauss dirigé par Riccardo Chailly donne la mesure du travail du chef depuis la disparition in loco de Claudio Abbado qui aura tant œuvré pour l'avenir et le niveau musical du Festival suisse (et de son orchestre associé). Depuis 2016, Chailly a pris les rênes de l'orchestre du festival / Lucerne Festival orchestra / Orchestre du Festival de Lucerne.

Après un excellent premier disque dédié à **Stravinsky (Sacre du printemps / Chant Funèbre / Funeral song)**, ce second opus réunit au total presque 1h30 de musique straussienne, parmi ses partitions les plus délicieusement onctueuses, d'un fini orchestral inouï, et toujours intensément dramatique. Avec Gustav Mahler (chef et compositeur comme lui), Strauss demeure le symphoniste germanique le plus prolixe, d'une égal et flamboyante inspiration : un auteur majeur pour le tout début du XXè.
Le relief des instruments, cuivres, bois, unisson flexible des cordes indiquent le très haut niveau des musiciens de **l'Orchestre fondé par Abbado en 2003**. Le sens de la ciselure et ce mordant qui tend à tous les pupitres, à caractériser chaque phrase musicale par chaque instrumentiste s'explique car chaque partie est tenue ici par le supersoliste d'un orchestre européen réputé : la crème de la crème, comme le

souhaitait Claudio Abbado dans son projet initial : concentrer chaque été des personnalités reconnues (solistes, vedettes des programmes concertants et de musique de chambre comme de récitals en solo) invitée à enrichir encore leur expérience orchestrale.
Un « orchestre d'amis » souhaitant partager leur amour viscéral des grandes pages symphoniques (ce qui s'entend nettement dans « **Also sprach Zarathustra** » – 1896, en particulier dans sa section finale… incandescente, crépitante, et subtilement murmurée).

En plus de Zarathustra, le disque comprend aussi le poème symphonique **Till Eulenspiegels lustige streiche / Till l'espiègle**, formidable épopée comique, burlesque et tragique d'un farceur mis au pilori de la bonne morale bourgeoise (1895) ; la traversée suspendue entre deux mondes, celui des vivants et celui des morts, éprouvée, vécue par un moribond, atteint, détruit : **Tod un Verklärung (mort et transfiguration)**, qui finalement se remet après avoir ressenti l'abandon de son corps et la morsure de la faucheuse : spirituelle, et là aussi finement caractérisée, la lecture de Chailly et du Lucerne festival orchestra étonne par sa force et sa candeur d'intonation ; la vitalité des espoirs du mourant.
Le clou demeure la **Danse des Sept voiles de Salomé**, musique suractive, voluptueuse, hypnotique comme peut l'être un tableau de l'érotique Klimt. Chailly montre comment Strauss, héritier de l'orchestre opulent, rutilant de Wagner, est un conteur magistral qui dote l'orchestre de couleurs et de parfums supplémentaires, non plus brumeux et nordiques, celtiques (Wagner et après Bruckner), mais plutôt orientaux, colorés et presque saturés d'une volupté nouvelle, gorgée de noblesse et de scintillements intérieurs.
Chailly a le sens de la palette straussienne et aussi, comme porté par la réactivité mûre des instrumentistes, l'instinct du développement et de l'architecture. Opus majeur.

Parution annoncée **le 6 septembre 2019**. Grande critique développée dans le mag cd dvd livres de classiquenews.

AUTRE CD Lucerne Festival Orchestra / Riccardo Chailly critiqué par CLASSIQUENEWS :

CD, compte rendu critique. STRAVINSKY : Le chant funèbre, Le Sacre (Chailly, 1 cd Decca 2017). Avouons notre plein enthousiasme pour l'élément moteur de cet album : **Le Chant Funèbre …** sombre et grave, et même lugubre, dès son début, la partition cultive le mystère à la façon d'une marche envoûtée. Puis surgit une mélopée sinueuse à peine éclaircie par la flûte et les violons, comme un dernier râle. La rythmique un rien sèche, abrupte n'a pas encore la souple volupté à la fois incisive et mordante du Stravinsky mûr. C'est une étape qui doit encore beaucoup à l'esprit de malédiction, épais et sirupeux de L'Oiseau de feu, mais la magie aérienne en moins. Et pourtant en un ruban sensuel et comme empoisonné, le jeune Stravinsky a le génie de la couleur et des atmosphères souterraines (montées harmoniques en orgue), … ce pourrait être un poème dramatique, halluciné entre Rachmaninov, le Tchaikovski le plus échevelé, Liszt et Scriabine, entre torpeur, ivresse, féerie mortifère. L'application qu'y développe Chailly est passionnante : le geste rend justice à une partition (opus 5) il est vrai, clé. LIRE notre critique cd complète : **Lucerne Festival Orchestra / Riccardo Chailly.**

COMPTE RENDU, critique. ARTE, le 3 août 2019. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana, production du San Carlo de Naples dans les rues de Matera (Juraj Valcuha)



COMPTE RENDU, critique. ARTE, le 3 août 2019. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana, production du San Carlo de Naples dans les rues de Matera. En début de soirée, au moment de la présentation de l'opéra par les équipes d'ARTE, soit 3 présentateurs (pas moins) en français, italien (langue locale) et allemand, on a commencé par avoir très peur : problème de son, confusion des textes de chacun qui se télescopent, méli mélo entre les traductions simultanés… ce fut un joyeux chaos, d'autant plus déroutant que les animations populaires, évoquant le combat du bien contre le mal dans les rues de la cité élue de Matera, – capitale européenne de la culture 2019, étaient pour le moins mal filmées et tombaient comme un cheveux dans la soupe…quel rapport avec le sujet de l'opéra qui suit ? Pas facile de programmer de tels directs lyriques.

Pâques sanglantes à Matera

_____

_____



Enfin la partition commence et le flux naturel du spectacle s'organise : de fait, la bonne surprise attendue se réalise et les décors de la ville utilisés déjà par Pasolini pour sa *Passion du Christ* font miracle, d'autant plus éclairés de nuit, avec des vues aériennes que permettent les drones.
Le souffle de l'opéra vériste de Pietro Mascagni (1890), chef d'œuvre absolu de la scène italienne a pu se concrétiser par la force visuelle d'un spectacle d'opéra en plein air, où solistes et choristes professaient parmi la foule des spectateurs massés sur une grande place de la cité minérale (Piazza San Pietro caveoso).
Le vérisme assumé et abouti de Mascagni s'accomplit dans ce drame simple des petites gens, paysans laborieux, filles entières, charretier bourru mais droit dans ses bottes… La passion qui anime Santuzza (ardente et tendre **Veronica Simeoni**, pilier de cette production) éclate au grand jour vis à vis de Mama Lucia ; elle aime toujours Turiddu qui revient au village le dimanche de Pâques (trop fragile et instable Roberto Aronica, le maillon faible de cette soirée : voix engorgée, émission étrange et peu naturelle, piètre présence scénique).

Mais celui ci la délaisse pour une autre, Lola (sulfureuse **Leyla Martinucci** au soprano velouté et sensuel). Pourtant la belle est mariée… au travailleur Alfano (impeccable **George Gagnidze** : solide et bestial)…

D’une jalousie l’autre, passant d’une âme dévastée à une autre, de Santuzza à Alfio, l’agent du pire se concrétise (soit l’œuvre de la jalousie) : Santuzza révèle la liaison de Lola et de Turiddu au mari cocufié Alfio… lequel ne tarde pas au couteau à saigner le séducteur.

Entre temps de sublimes airs, qui fouillent et étreignent l’âme tourmentée des protagonistes (Santuzza s’adressant à Mama Lucia qui est la mère attérée de Turiddu / puis Turiddu à sa mère, dans une scène d’adieu déchirante) hissent la partition au niveau du meilleur Puccini. Il faut dire que la direction du chef **Juraj Valcuha** ne manque ni de tension, ni de lyrisme ni d’accents expressifs, intelligemment négociés pour cette captation en direct et en plein air : le maestro fait preuve d’une grande cohérence et d’une solide sensibilité (superbe intermède orchestral au mi temps du drame). Les instrumentistes du Teatro San Carlo ont relevé le défi de la performance avec une réelle finesse, qualité moins évidente de la part du chœur. Globalement, la ville de Matera ne pouvait trouver meilleure publicité.

COMPTE RENDU, critique. ARTE, le 3 août 2019. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana, production du San Carlo de Naples dans les rues de Matera.

Pietro Mascagni : Cavalleria Rusticana
Opera en un acte – livret de Giovanni Targioni-Tozzetti et Guido Menasci, d’après la nouvelle de Giovanni Verga
Création : Roma, Teatro Costanzi, 17 mai 1890

Juraj Valčuha, direction

Orchestra e Coro del Teatro di San Carlo

Santuzza, Veronica Simeoni
Turiddu, Roberto Aronica
Mamma Lucia, Elena Zilio Alfio, George Gagnidze Lola, Leyla Martinucci

_____

LIRE aussi notre présentation de Cavalleria Rusticana à Matera sur ARTE
http://www.classiquenews.com/arte-cavalleria-rusticana-de-mascagni-dans-les-rue-de-matera/

COMPTE-RENDU, concert. SALON DE PROVENCE, l'Empéri, le 1er août 2019. FAURE, MOZART, FARENC… TISHCHENKO, P.MEYER, LESAGE…

COMPTE-RENDU, concert. SALON DE PROVENCE, Château de l'

Empéri, le premier août 2019. G. FAURE W.A. MOZART. L.FARENC. C. GOUNOD. D.TISHCHENKO. P.MEYER. A.PASCAL. F. NOACK. E. LE SAGE. Ce concert a débuté plus énergiquement que les précédents, sans préparation progressive. **Le Quatuor avec piano n° 2 de Fauré** est une œuvre, au début énergique quasi brahmsien, avec les cordes jouant le thème de concert et avec feu, sur une base pianistique très animée. Véritablement galvanisés par le jeu et la personnalité flamboyante de la violoniste **Diana Tishchenko**, ses collègues ont vite été au diapason. Le jeu d'**Eric Le Sage** a retrouvé le souffle pianistique nécessaire. Il a pris les choses à bras le corps et a vraiment été moteur dans le quatuor. Mais ce sont les deux cordes graves qui se sont surtout révélées. Joaquin Riquelme Garcia à l'alto a su s'exprimer avec générosité dans des sonorités chaudes et des phrasés étirés très expressifs. Il faut dire que Fauré a réservé à l'alto un rôle très important car il énonce souvent le thème. Au violoncelle Aurélien Pascal a su se mettre au niveau et a révélé sa capacité à chanter avec passion et à interagir finement avec ses collègues; il est nécessaire à présent que ce jeune artiste croit en lui et expérimente son pouvoir de séduction musical, qu'il ose s'exprimer davantage s'éloignant de sa trop grande recherche de maîtrise polie.

Quasi una sinfonia romantica



Comme dans un grand souffle post romantique ce quatuor a vogué avec noblesse, énergie et passion. Cette très belle œuvre de la maturité de Fauré a trouvé à Salon de Provence des interprètes à la hauteur des enjeux. Le public a applaudi très vivement, pris par cette passion flamboyante. Après un tel sommet de qualité musicale, le choix de la sérénade en do mineur de Mozart en octuor à vents s'est révélée particulièrement judicieuse. La partition dépasse de plus anciennes par une qualité d'écriture soignée et revendiquée par Mozart lui-même.
Le soin dans la composition, le choix de la tonalité de do mineur, la complexe écriture contrapuntique et en canon du final, font de cette pièce un moment d'anthologie, de récréation pour fins musiciens. Nos acolytes si soudés ont offert une interprétation idéale de ce chef d'œuvre. Ils ont

semblé déguster à chaque instant cette extraordinaire qualité d'écriture du Mozart de la maturité.

Après l'entracte, la découverte des qualités du **Trio de Louise Farenc** a été un enchantement. A nouveau, c'est la surprise de découvrir un compositeur de grande valeur qui est une femme et qui pour cette raison n'est pas passée à la postérité alors que de son vivant, elle a tout offert à la musique. Le Trio est plein de mélodies qui coulent avec ravissement dans un respect des canons d'écriture de l'époque, entre Mendelssohn et Gounod, sachant richement utiliser l'harmonie. Et l'association clarinette, violoncelle et piano est très réussie. Seul **Paul Meyer** a su s'autoriser du brillant alors qu'**Aurélien Pascal** a repris un jeu trop prudent, tout comme **Florian Noack** au piano, n'osant pas s'exprimer, alors que la partition entre opéra, virtuosité instrumentale et romance le réclamait.

Tout change dans **la petite Symphonie de Gounod** dans laquelle nous retrouvons l'octuor de vents et **Emmanuel Pahud** à la flûte. Très séducteur, le flûtiste sans utiliser sa sonorité la plus maîtrisée et soignée, mais toujours très présent, a su avec aplomb faire apprécier toutes les interventions de la flûte, qui apportaient lumière et fraîcheur dans l'écriture assez compacte de Gounod. Sans l'esprit ludique d'Emmanuel Pahud, le sérieux aurait trop pris le dessus. Car cette symphonie de vents a de grandes qualités d'écriture et sonne magnifiquement, réservant à la flûte la lumière et l'air planant. Pour terminer ce grand concert, en terme de niveau d'inspiration, la forte présence des 9 musiciens a été vivement récompensée par un public enthousiaste qui a failli obtenir un bis avec ses applaudissements si nourris.

COMPTE-RENDU, concert. Salon de Provence, Château de l'Empéri , le 31 Juillet 2019. Gabriel Fauré (1845-1924) : Quatuor n°2 en sol mineur Op.45 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Sérénade pour octuor à vents n°12 en do mineur KV. 388 ; Louise Farenc (1804-1875) : Trio pour piano n°1 Op.33 ; Charles Gounod (1818-1893) : Petite symphonie. Diana Tishchenko, violon ; Joaquin Riquelme Garcia, alto ; Aurelien Pascal, violoncelle ; Eric Le Sage, piano ; Emmanuel Pahud, flûte ; François Meyer, Gabriel Pidoux, hautbois ; Paul Meyer, Carlos Ferreira, clarinettes ; Gilbert Audin, Marie Boicharde, bassons ; David Guerrier, Benoit de Barsony, cors ; Florian Noack, piano. Illustration : © Hubert Stoecklin

---

Salomé de STRAUSS par Kiril Petrenko

FRANCE MUSIQUE, dim 18 août 2019. STRAUSS : Salomé. De toutes les femmes conçues sur la scène lyrique par Richard Strauss, Salomé serait le plus « monstrueuse », inspirée par la pièce envoûtante et saisissante d'Oscar Wilde. Le poète et dramaturge anglais y fusionne de façon trouble l'ingénuité et la volupté, une innocence perverse qui séduite par le prophète réclame sa tête, avant de saisir Hérode dans l'hypnose érotique puis l'horreur criminelle. La musique de Strauss exprime exactement la pulsion frénétique, entre amour, désir et mort. Avant LULU de Berg, Strauss aborde la féminité sous l'angle de la sexualité, plus précisément d'un érotisme libéré

qui fascine autant qu'il terrifie. Quand Hérode (un rien pédophile) ordonne à ses gardes d'étouffer sous les boucliers l'ardente sirène qui baise la bouche de Jokanaan décapitée, il s'agit de tuer le désir de la femme qui fait peur… La production diffusée par France Musique en ce mois d'août 2019 devrait marqué les esprit car le chef Kirill Petrenko, directeur musical du Berliner Philharmoniker est un superbe maestro lyrique (il l'a entre autres démontré à Bayreuth)…



LIRE notre dossier Richard Strauss : portraits de femmes. De Salomé à Capriccio, soit au cours de la première moitié du XXème siècle, Richard Strauss, comme Massenet ou Puccini aura laissé une exceptionnelle galerie de portraits féminins. Lente évolution qui d'ouvrages en partitions, recueille les fruits d' une écriture musicale en métamorphose, et précise la place et le rôle de la femme vis à vis du héros. Alors que Wagner n'envisage pour ses héroïnes qu'un aspect certes flamboyant mais unique (et qui le destine souvent à mourir), celui d'un ange salvateur œuvrant pour le salut du maudit (le héros et le compositeur se fondent ici), Strauss, avec son librettiste Hofmannsthal fouillent l'ambivalence contradictoire de la psyché féminine avec une subtilité rarement atteinte au théâtre. Selon les sources empruntées et le sujet central de l'opéra, l'héroïne est ici solitaire égoïste comme emprisonnée définitivement par ses propres obsessions, ou à l'inverse, mobile et généreuse, souvent sujet d'une métamorphose imprévue, capable de sauver le héros dont elle a croisé le destin. L'itinéraire de la femme au cours d'un seul ouvrage traverse bien des épreuves : elle pose clairement le principe de la transformation, du changement qui du début à la fin de l'ouvrage, indique une progression souvent passionnante à suivre.

http://www.classiquenews.com/les-femmes-selon-richard-strauss/

_

_____

France Musique, dim 18 août 2019. 20h
Concert donné le 27 juin 2019 au Prinzregententheater (Théâtre du Prince-Régent) de Munich dans le cadre de l'Opernfestspiele (Festival de l'Opéra de Munich)

Richard Strauss : Salome op.54
Opéra en un acte sur un livret du compositeur
d'après la pièce de théâtre « Salomé » d'Oscar Wilde

Wolfgang Ablinger Sperrhacke, ténor, Herodes
Michaela Schuster, mezzo-soprano, Herodias
Marlis Petersen, soprano, Salome
Wolfgang Koch, baryton, Jochanaan, prophète
Pavol Breslik, ténor, Narraboth, capitaine de la garde
Rachael Wilson, mezzo-soprano, Le page d'Hérodias
Scott MacAllister, ténor, Premier Juif
Roman Payer, ténor, Deuxième Juif
Kristofer Lundin, ténor, Troisième Juif
Kevin Conners, ténor, Quatrième Juif
Peter Lobert, ténor, Cinquième Juif
Callum Thorpe, basse, Premier Nazaréen
Ulrich Ress, ténor, Second Nazaréen
Kristof Klorek, basse, Premier Soldat
Alexandre Milev, basse, Second Soldat
Milan Siljanov, basse, Un Cappadocien
Mirjam Mesak, soprano, Une esclave
Orchestre de l'Etat de Bavière
Direction : Kirill Petrenko

Les Contes d’Hoffmann (bicentenaire Offenbach 2019)



FRANCE MUSIQUE, sam 17 août 2019. OFFENBACH : Les Contes d’Hoffmann. BARCAROLLE FEERIQUE AMOUREUSE… « *Belle nuit, ô nuit d’amour, souris à nos ivresses. Nuit plus douce que le jour, ô belle nuit d’amour* » En 1864, pour son opéra Les Fées du Rhin, Offenbach avait composé une mélodie qu’il utilisera de nouveau pour ouvrir le troisième acte des Contes d’Hoffmann, dans une célébrissime barcarolle interprétée par Nicklausse et Giulietta. Le personnage principal poursuit le récit de ses aventures sentimentales et fantastiques ; il nous entraîne à Venise pour cet acte final, mais aussi sur les pas de la mystérieuse Antonia, dans le bouleversant deuxième acte où cette jeune chanteuse frappée d’un terrible mal, meurt épuisée de ses propres vocalises. Le chant la consume. Elle sera incarnée en 1951 par Anne Ayars dans l’adaptation cinématographique de Michael Powell et Emeric Pressburger.

France Musique, samedi 17 août 2019, 13h. Offenbach, un frétillant bicentenaire
/ François-Xavier Szymczak / Episode 7 – Les Contes d’Hoffmann (Actes II, III et épilogue)

Jacques Offenbach (1819-1880)
D’origine allemande, Jacques Offenbach est d’abord un violoncelliste virtuose qui a laissé des pièces remarquables pour l’instrument dont plusieurs duos particulièrement inspirés… Comme chef d’orchestre, il dirige ses propres œuvres et devient le maître incontesté de l’opéra-bouffe français. Avec Hervé, Offenbach fixe les règles et la forme du genre, à la fois délirant et poétique, dans son propre théâtre sur les Champs-Elysées, le Théâtre des Bouffes-Parisiens. Au mérite de son inspiration miraculeuse, se distinguent de nombreux chef d’œuvres tels Orphée aux Enfers (1858), La Belle Hélène (1864), La Vie parisienne (1866), La Grande Duchesse de Gérolstein (1867), La Périchole (1868), Les Brigands (1869), La Fille du tambour-major (1879) et donc Les Contes d’Hoffmann (1881). Avec ses complices librettistes Henri Meilhac et Ludovic Halévy, Offenbach a édifié une œuvre spécifique, emblématique de la société du Second Empire dont il tend un miroir critique, épinglant sa fantaisie comme son esprit de décadence. L’imagination et la liberté du geste m^me s’ils sont critiques, renouvellent aussi le genre comique.

GENESE… Les Contes fantastiques d’Ernst Theodor Amadeus Hoffmann sont traduits dès 1850. Presque qu’immédiatement (1851), Jules Barbier et Michel Carré adaptent le texte pour la scène sous le titre : « Les Contes d’Hoffmann » qui regroupe trois contes : L’Homme au sable (Acte I), Le Reflet perdu (Acte II), Le Violon de Crèmone (Acte III) et s’inspirant de sa propre vie, ils font de l’auteur, Hoffmann, un personnage central (celui qui raconte au début ses avatars amoureux.)… Offenbach voit la pièce à l’Odéon en 1851. 25 années passent et il demande en 1876, à Barbier (Carré étant mort) l’autorisation d’exploiter le texte de la pièce.
La matière dramatique et son fort potentiel expressif,

permettent à Offenbach de réaliser son grand œuvre et dernier opéra, au carrefour des genres, entre grand opéra (comprenant chœur et orchestration riche et raffinée), comédie, opéra bouffe et opéra comique (c'est à dire avec dialogues parlés), surtout fantastique féerique (comme l'était d'ailleurs son premier grand opéra Les Fées du Rhin, créé en Autriche).

VERSIONS… Offenbach a commencé la composition des Contes d'Hoffmann en 1877 ; il s'agit d'abord dans sa première version d'un opéra-comique (avec dialogues parlés) ; avisé, Offenbach compose aussi des récitatifs chantés afin que l'ouvrage puisse être produit dans toutes les maisons d'opéra. Il présente ensuite en 1879, une version réduite pour Léon Carvalho, directeur de l'Opéra-Comique de Paris, et à Franz von Jauner directeur du Ringtheater de Vienne. Car Offenbach ambitionne la double création de son sommet lyrique. Les répétitions commencent quand Offenbach meurt à Paris en octobre 1880 … la partition n'étant pas totalement terminée. Pour assurer la création, Ernest Guiraud accepte de l'achever et de l'orchestrer.

CRÉATION… Les Contes d'Hoffmann sont créés le 10 février 1881 salle Favart à l'Opéra-Comique : c'est un succès. L'acte III (Giuletta), « trop long » pour Carvalho, est coupé. Ce n'est qu'à la création viennoise le 7 décembre 1881 qu'est jouée la partition intégrale. Vienne porte en triomphe l'ultime opéra d'Offenbach.

COMPTE-RENDU, concert. VERBIER FESTIVAL, le 22

juillet 2019. ARCADI VOLODOS, piano. Schubert, Rachmaninoff, Scriabine.

COMPTE-RENDU, concert. COMPTE-RENDU, concert. VERBIER FESTIVAL, le 22 juillet 2019. ARCADI VOLODOS, piano. Schubert, Rachmaninoff, Scriabine. Le 22 juillet à Verbier: ciel limpide et bleu où flottent quelques beaux nuages. Temps idéal pour prendre la télécabine et monter là-haut, à 2300 mètres, et marcher sur le chemin de la Chaux qui domine les Combins. Là-haut le silence et l'air léger ne font qu'un. Un babillage d'oiseau, le frôlement d'un frelon, l'infime souffle de la brise: un silence nourri de vie et de paix. Du haut des Ruinettes, on aperçoit l'église. Dans l'église, il y aura tout à l'heure la musique, comme chaque soir. Mais ce soir, il y aura aussi le silence : Arcadi Volodos en sera l'artisan et le poète.

ARCADI VOLODOS SUR LES CIMES DU SILENCE



Bientôt vingt heures: le public se presse dans l'église. Les lumières s'éteignent; au-dessus de la scène, seulement une « douche » en veilleuse. L'ombre d'Arcadi Volodos se dirige vers le piano. Est-ce bien lui? Impossible de lire son visage…Va-t-il pouvoir jouer ainsi, dans le noir? Les interrogations s'évanouissent rapidement. L'accord de mi

majeur et les arpèges de **la première sonate D 157 de Schubert** surgissent de la pénombre. (Volodos est l'un des rares pianistes à jouer cette sonate en concert, qu'il a enregistrée il y a quelques années). Il n'y a rien à voir, semble-t-il nous dire, surtout pas lui, mais tout est à écouter: la lumière jaillit des notes, de la musique de Schubert, de la radieuse humeur de cette sonate si légère et limpide comme l'air de la montagne! On les attendait secrètement: voici ses légendaires pianissimi; ils arrivent sur un tapis de velours, et le piano chante doucement, nous fredonne à l'oreille. L'andante est fait de trois fois rien dont certains pianistes ne tireraient rien, pas Volodos. Lui, il nous arrache des larmes avec rien, avec trois accords, et surtout avec le silence: il le met au cœur-même des notes, il en fait l'essence de la musique. Pour autant il bâtit, il conduit les phrases, il nous dit: « venez par ici avec moi, pardon, avec Schubert!». Quel que soit le tempo, Volodos, musicien-magicien, a ce don exceptionnel de savoir jouer de l'illusion: comment agit-il sur la touche pour produire cette longueur de son miraculeuse? Il semble dans le déni du piano et de sa mécanique, ignore les marteaux, le métal des cordes. Lorsque le commun des pianistes pense: « c'est impossible, le piano ne le permet pas », lui le fait. Et il serait vain de vouloir percer son secret. Car c'est ainsi qu'il nous touche, au plus intime de nous-même, avec cet andante de Schubert. Il habille d'une fougue beethovenienne le menuetto allegro vivace qui termine la sonate, mais dans la promptitude du rebond de ses doigts sur le clavier, qui donne un air de danse allemande au trio central. L'émotion ira crescendo avec l**es six Moments musicaux D 780 de Schubert**. Du premier « Moderato » où il semble accrocher les notes à un fil de soie, doucement interrogatif, au dernier « Allegretto », dramatique et impérieux, en passant par le bouleversant et inoubliable « Andantino », l' « Allegretto moderato » moins hongrois qu'il n'est de coutume, et l' « Allegro vivace » au rythme obsessionnel d'une chevauchée préfigurant Erlkönig, Volodos nous place avec Schubert, en face de notre propre intériorité,

de notre propre humanité, et pour cela aussi s'efface de notre vue, s'efface tout court, en humble passeur de la musique.

La deuxième partie est russe, avec Rachmaninoff d'abord. Le son d'airain du premier accord du Prélude opus 3 n°2 ébranle l'église et nous saisit. Volodos sait aussi bien timbrer les forte, les graves, sans les alourdir ni les rendre durs. Les accords sont pleins et longs, sublimés par une pédale mise à bon escient, le chant de la main gauche est magnifique de profondeur et de noblesse. Le Prélude opus 23 n°10 commence à pas doucement feutrés dans la beauté des timbres, puis s'épanouit dans la clarté des accords arpégés, et finit sur deux accords comme sur deux mots de tendresse. Le Prélude opus 32 n°10 par son rythme et la profonde mélancolie de ses harmonies vient, au début, en écho au second moment musical de Schubert, comme une fausse réminiscence. Mais l'éclairage change, s'assombrit, et Volodos fait sonner les graves comme des glas, soutient encore dans une longueur de son impressionnante le crescendo de la ligne forte puis fortissimo. C'est par un imperceptible amorti avant l' « attaque », qu'il obtient cette expansion du son, ronde et large, à laquelle il laisse tout son espace, d'où s'échappent les pianissimi évanescents de la main droite, dont on n'entend plus les notes, mais le mouvement d'un voile. Puis Volodos semble improviser la Romance opus 21 n°7 (arrangement de son cru), qui charme par son romantisme délicat, et enchaîne l'hispanisante Sérénade opus 3 n°5 subtilement accentuée. Le tour d'horizon Rachmaninoff s'achève avec l'Étude-tableau opus 33 n° 3, dont il révèle le miracle: quels silences, quels beaux timbres, quel sentiment de paix à son écoute, d'une paix que rien ne pourrait atteindre!

Elle nous conduit tout droit à **Scriabine** : à nouveau six pièces, avec l'impalpable Mazurka opus 25 n°3 faite de rien, Caresse dansée opus 57 n°2 dans son halo de pédale, énigmatique comme un rêve, Énigme opus 52 n°2, spirituel et insaisissable, la fantasmagorie de Flammes sombres opus 73

n°2, l’onirique Guirlandes opus 73 n°1 où la musique semble se dissoudre dans la poudre de ppp incroyablement doux. Le récital culmine avec Vers la flamme opus 72: le musicien nous fait entrer dans le brasier de ses trilles, trémolos et accords incandescents, emplit l’église de son éblouissante et vertigineuse densité. Nous vivons avec lui sa vibration ultime, puissante, concentrée, à son paroxysme, sur des cimes plus hautes que les pics contemplés auparavant. Quelle expérience! Enfin la lumière rétablie éclaire le visage du pianiste: Schubert, Rachmaninoff, Scriabine étaient là ce soir. Volodos aussi, bel et bien. La douceur de son sourire et les étoiles de ses yeux nous l’affirment!

Crédit photo: © Marco Borggreve